

De loin, c'est d'abord le mouvement blanc que l'on voit, l'ondulé du manteau. Ce n'est pas un mur. Ce que l'on voit, c'est une médiathèque sans mur, mais habillée. Habillée d'un blanc changeant et plissé large, fait pour les sorties élégantes. Par les trouées entre les immeubles, on devine la mise en rythme de ce blanc cassé et lumineux du béton, l'ondulation inattendue de la coque, on accueille avec complicité les ouvertures en forme de feuille d'olivier comme des yeux disposés à la verticale - tout cela masque et montre en même temps. Tout cela est habit et habillage. Mais cette fois-ci au pied de la lettre car ce sont des livres qui sont habillés ici, on ne saurait l'oublier. Des livres, des films, de la musique. Ce sont eux et les œuvres contemporaines exposées qui revêtiront l'habit.



Difficile de ne pas voir, dans cette sorte de séquence d'immeubles qui entoure la place, cette étrange bâtisse souple, cette *soft machine* ; difficile de ne pas la distinguer du tumulte de l'ordinaire fatigué des nouveautés urbaines tout autour. Mais pour autant que voit-on ? On ne saurait le dire. De cette spectaculaire enveloppe blanche rien ne sort qui indique de quoi il s'agit ni ce qu'elle enrobe et protège. On voit le mouvement, plus exactement le lancé, l'invitation.

Plus que des idées, c'est de la musique qui m'est venue en tête dès cet instant, comme un complément naturel, non du bâtiment lui-même, mais de ce qu'il dégage, qu'il exprime ou qu'il suggère. C'est une silhouette, un visage et une musique qui me sont venus à l'esprit et qui ne m'ont plus quitté depuis : ceux de Rory

Gallagher, ce guitariste virtuose de blues rock des années soixante-dix au visage si attachant de gamin turbulent, disparu depuis déjà longtemps, d'une inventivité époustouflante et si insouciant d'elle-même. Je revois, dans les plis blancs, sa façon de jeter tout son corps en avant pour crier vers la foule, ou en arrière pour faire hurler un départ de solo. Chemise à carreaux, la tête dans les épaules. Je vois sa main empoignant le manche de sa Stratocaster comme celui d'une pelle, ses doigts sur les cordes comme soudés à elles, et j'entends sa voix râpeuse d'enfant de la campagne irlandaise égrainer *Bullfrog blues* comme pour rassembler un troupeau, le soir, avant d'aller retrouver le sens de toute chose dans le pub du quartier.

Je pense aussi à ce court extrait filmé où il chante, d'une voix douce et râpeuse en s'accom-

Gallagher, ce guitariste virtuose de blues rock des années soixante-dix au visage si attachant de gamin turbulent, disparu depuis déjà longtemps, d'une inventivité époustouflante et si insouciant d'elle-même. Je revois, dans les plis blancs, sa façon de jeter tout son corps en avant pour crier vers la foule, ou en arrière pour faire hurler un départ de solo. Chemise à carreaux, la tête dans les épaules. Je vois sa main empoignant le manche de sa Stratocaster comme celui d'une pelle, ses doigts sur les cordes comme soudés à elles, et j'entends sa voix râpeuse d'enfant de la campagne irlandaise égrainer *Bullfrog blues* comme pour rassembler un troupeau, le soir, avant d'aller retrouver le sens de toute chose dans le pub du quartier.

Je pense aussi à ce court extrait filmé où il chante, d'une voix douce et râpeuse en s'accom-

pagnant à la mandoline et frappant du pied
sur l'estrade où il est filmé, ce blues swingué
irrésistible: *Going to my hometown.*



Rêverie. Un souffle d'air, une brise du soir venue des terres du Béarn, houle sans cesse recommencée reprenant à leur début le mouvement des syllabes, le phrasé, le rythme, le déroulé surtout.

Reprendre le déroulé à son origine sans le finir jamais : métamorphose du lieu, métamorphose interminable comme l'a si justement mis en musique Philip Glass. *Metamorphosis One*, à l'obsession lente, est ce qui convient à cette blancheur de sable ensoleillé, à ces mouvements entrants et sortants, comme incertains de leur devenir, à ces ouvertures en clins d'œil verticaux. Et plus encore, il me semble, à ces portes placées à mi-hauteur sur la façade arrière avec leur poignée rouge pour les indiquer aux pompiers. Des poignées rouges à l'image de leurs camions, de leurs voitures, de leur rouge inaliénable ; celui des Ferrari aux

